

pour elles toutes les joies et toutes les tentations du monde extérieur. Elles le guettaient de loin, tressaillaient au sifflet de la machine, et le voyaient disparaître avec des soupirs de regret. Elles regardaient passer, avec des yeux pleins de convoitise, les touristes avec la lorgnette en bandoulière, les belles dames en fantaisiste costumes de voyage, et, tout en suivant le double sillage argenté du bateau sur la nappe bleue du lac, elles se forgeaient de beaux rêves de plaisirs mondains et de romanesques aventures. — Mais à la fin de septembre, les touristes s'en allaient avec les hirondelles; les rares riverains du lac, appelés à la ville pour leurs affaires, peuplaient seuls de leur silhouette trop connue le pont du bateau, et les deux sœurs retombaient dans l'ennui monotone de l'hiver. Elles se dépitèrent tout bas en songeant que leur jeune e allait se consumer dans ce mélancolique isolement, et, le dimanche, à l'église, elles priaient Dieu et les saints de leur envoyer quelque événement dont l'imprévu fit diversion avec cette navrante uniformité de leur vie.

Un jour d'été, le ciel fit mine d'exaucer leurs prières. Une lettre de Genève obligea le propriétaire de la Granagerie de s'absenter pour une huitaine, et comme les deux époux, à l'exemple de Philémon et Baucis, ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, ils résolurent de partir tous deux, en confiant la maison à la garde de leurs nièces. — Donc, un matin de juillet, après avoir fait force recommandations à Mauricette et à Francine, le vieux couple monta dans une carriole chargée de paquets et de provisions comme pour un voyage au long cours, et disparut au tournant de la route d'Anecy.

Restées seules et maîtresses du logis, les deux sœurs commencèrent à battre des mains; puis elles se creusèrent le cerveau pour inventer des plaisirs inédits et se prouver à elles-mêmes leur indépendance momentanée. Mais, prises au dépourvu, elles ne trouvaient rien de bien neuf, et, après avoir beaucoup cherché, dès le quatrième jour, elles en arrivaient déjà à être embarrassées de leur liberté. — Tandis qu'elles restaient oisives sur la galerie, occupées à regarder distraitemment l'envolée des nuages autour des montagnes, voilà tout à coup que des bruits de pas et des éclats de voix résonnèrent dans le vestibule et elles virent entrer deux grands garçons de leur âge, deux cousins éloignés, tout frais émoulus de l'école de droit de Grenoble, et qui, traversant le lac, avaient eu l'idée de rendre visite à l'oncle et à la tante Balmont.

Mauricette et Francine, rougissant d'aise et de surprise, leur expliquèrent l'absence du vieux couple, et, désireuses de jouer leur rôle de maîtresses de maison, s'empressèrent de retenir les cousins à dîner. N'était-ce point là l'événement tant désiré, l'imprévu tant rêvé, que le ciel leur envoyait à la fin?... Séance tenante, elles résolurent de mettre à profit cette visite inattendue et de se donner une fois au moins dans leur vie un faux semblant de fête et de bal. — Immédiatement la maison fut sans dessus dessous.

Toute la provision de bougies de la tante Bal-

mont fut employée à orner les candélabres et le vieux lustre à boules de cuivre du salon; tous les sirops emmagasinés dans l'office furent mis en réquisition pour les rafraîchissements — Après le dîner, les deux cousins furent introduits solennellement par la servante dans le salon désert et éclairé à giorno. Au bout de quelques minutes, une porte latérale s'ouvrit à deux battants et les deux cousines, qui s'étaient retirées dans leur chambre pour procéder à leur toilette, parurent métamorphosées.

Elles avaient bouleversées les coffres et les placards de la tante et se montraient vêtues de vieilles robes à ramages datant de l'époque de Marie-Antoinette. Dans leurs cheveux crépus et poudrés, les roses du jardin faisaient merveille.

SEXE EN MAUVAIS RENOM



La maman. — Pourquoi fais-tu si la méchante fille ?

Lucette. — Je ne sais pas. Es-tu bien sûre que je ne suis pas un petit garçon ?

Les yeux brillants, le sourire aux lèvres, elles agitaient d'antiques éventails et saluaient avec de solennelles révérences. Les cousins, enchantés de se trouver à pareille fête, se prêtaient de leur mieux au divertissement. On ouvrit le vieux piano endormi dans un coin du salon, et, l'une après l'autre, les cousines y jouèrent des valse, tandis qu'un seul couple tournoyait dans la pièce spacieuse. De temps en temps, la servante apparaissait avec un plateau et offrait des rafraîchissements; et les pêcheurs nocturnes qui jetaient leurs lignes de fond dans le lac, ouvraient de grands yeux en voyant se refléter au loin la surprenante illumination de "la maison du bord de l'eau."

Crisés par la musique et par la danse, les cœurs

des quatre jeunes gens commençaient à battre très fort. Par les fenêtres ouvertes, le vent de la nuit d'été apportait aux danseurs des parfums de jasmin et de chèvre-feuille qui leur suggéraient de troublantes paroles de tendresse. Les heures passaient et l'enivrement de la jeunesse leur faisait oublier les heures, quand, tout à coup, un roulement de carriole retentit au dehors, des exclamations de voix courroucées résonnèrent dans le vestibule, et brusquement on vit surgir, les bras levés au ciel, l'oncle et la tante Balmont, qu'on n'attendait que deux jours plus tard.

— Mais c'est la fin du monde ! s'écriait la vieille dame, tandis que l'oncle, toujours économe s'empressait de soulever les bougies des candélabres.

Les deux cousines, Mauricette et Francine, ramassant leurs jupes à ramages, s'étaient enfuies dans leurs chambres et, murmurant de vagues excuses, les cousins s'esquivèrent à leur tour, laissant le vieux couple chahuté au milieu du salon en désordre.

Des années et des années se sont passées depuis. La tante et l'oncle Balmont dorment dans le petit cimetière qui verdit à l'ombre de l'église. Les cousins se sont mariés au loin. Francine et Mauricette sont restées seules propriétaires de la "maison du bord de l'eau." Elles mûrissent dans le célibat; elles se sont habituées à la solitude de la vieille demeure et, comme l'oncle et la tante, elles répètent volontiers que la Granagerie est le plus charmant des domaines riverains du lac. Mais, au fond de leur cœur, elles gardent comme dans un sanctuaire verdoyant le souvenir de ce bal improvisé, — leur unique bal, — et de ces tendres compliments murmurés un soir par les deux cousins, — les seuls propos d'amour que leurs chastes oreilles aient entendus.

ANDRÉ THEURIET.

LE CHIFFRE 7 DANS LA VIE DU PRÉSIDENT CARNOT

Né en 1837 ;

Reçu à l'école polytechnique en 1857 ;

Élu Président de la République en 1887 (en vertu de l'art. 7 de la Constitution) ;

Préside le jeudi 17 mai 1891, à l'École polytechnique, au milieu de ses camarades, la fête qui fut la plus agréable à son cœur, celle du centenaire de l'école formée par son grand père.

Mort assassiné, à l'âge de 57 ans, dans la 7^e année de

sa présidence, sur une voiture où il y avait 7 personnes (quatre dans l'intérieur, un cocher et deux valets de pied), le dimanche 7^e jour de la semaine (21 juin), par un "italien" (7 lettres) nommé Caserio (7 lettres) ;

Porté triomphalement au Panthéon le 1^{er} jour du 7^e mois de l'année (1^{er} juillet), 7 jours après sa mort.

(L'Intermédiaire des chercheurs et curieux.)

Les caves de la Compagnie des Vins de Bordeaux, No. 30 rue Hôpital, sont ouvertes au public. Chaque goutte de vin est importée directe des vignobles de France, embouteillée ici et vendue à \$3.00 et \$4.00 la caisse.